

Incognita. . .

par

Pierre Lhande, S. I.

C'est, dit-on, à M. Arouet de Voltaire que serait dûe la définition célèbre et assez paradoxale: «Le peuple basque est un petit peuple qui saute aux pieds des Pyrénées». La formule est riche en variantes. La plus authentique, —si nous allons aux sources— serait celle qu'a fini de dénicher, dans un roman fort médiocre et fort inconnu de Voltaire, *la Princesse de Babylone*, M. Georges Lacombe, mon ancien confrère à l'Académie de la Langue Basque, de Bilbao: «Les Vasques qui sautent aux pieds des Pyrénées».

Toujours est-il que le mot a fait fortune: prenons-le tel qu'il est.

Que les Basques soient d'admirables danseurs, la chose est indéniable. Mais il est un point qui nous intéresse plus particulièrement parce qu'il a été, il est encore l'objet d'une curiosité passionnée:

Cette race mystérieuse, avec sa langue sans analogie bien établie avec les langues actuellement connues sur notre globe... à laquelle des grandes branches ethniques qui ont foulé notre sol, avant notre ère moderne peut-elle bien se rattacher? Quel fut son berceau? quelles routes a-t-elle suivies à travers le monde avant de venir se retrancher sur ce dernier éperon des Pyrénées et se coincer, sur son thabor prestigieux, face à l'Océan?

Telle est la question qui passe, aujourd'hui encore pour être la grande *incognita* de l'histoire ancienne. Vous devinez bien que je ne prétends nullement trancher ce que M. Camille Jullian a lui-même appelé, dans son *Histoire des Gaules*: l'énigme Basque.

«Le plus difficile des problèmes que présente notre histoire —a dit M. Camille Jullian—est celui de l'origine des Basques...» Et pourtant, ajoute-t'il: «ce peuple et sa langue, devenus le point de départ de l'histoire ont excité une inlassable curiosité. Cet étrange mystère d'une langue aux complexités effroyables dont certaines racines semblent se rattacher directement à l'âge du silex, ne cesse d'émoustiller notre soif de déchiffrer les arcanes du passé».

C'est à St. Jean de Luz, près de Ciboure, que j'ai connu et fréquenté l'illustre historien de la Gaule, qui passait alors ses vacances dans une modeste chambre ouvrant, sur un balcon de bois, face à la rade avec son petit port, ses pêcheurs en vareuse bleue, ses raccomodeuses de filets. Jullian, qui semblait posséder de mémoire, les moindres faits, gestes et épisodes de plusieurs siècles en arrière, aimait à illustrer devant nous, le doigt sur ses cartes, quelques traits de sa prodigieuse érudition. L'ambiance et le paysage aidant, c'était surtout vers l'Espagne proche, ses cols et ses ports que l'inclinaient ses préférences. Avec une sûreté, une sorte de divination qui tenait du prodige, il démêlait, à travers la résille des moindres accidents du sol, les sentiers imperceptibles conduisant aux anciennes chaussées et aux grandes voies romaines. Que de fois, notamment, ne nous a-t-il pas conduit vers les brèches, les seuils naturels où aboutissent la plupart des impasses pyrénéennes, pour nous livrer enfin la clef de l'énigme en nous ouvrant, aux deux extrémités de la chaîne, l'antique port d'Ostabat ou celui de Roncevaux? Ce qui le passionnait le plus, cependant c'était moins l'accès, classique en somme, des routes menant vers St. Jacques de Compostelle par Ibañeta et l'antique Oléarso (Oyarzun), que la recherche des passages secrets, par où Romains et Carthaginois du I.^{er} Siècle avaient violé la muraille pyrénéenne en la chevauchant par St. Engrâce, Pampelune et Huesca. Déjà, en 1879, mis en goût par la découverte, à Barcus, d'un pot de terre renfermant plusieurs milliers de pièces de monnaie ibériques, il avait exploré et réperé l'existence de nombreux camps romains du I.^{er} et du II.^{ème} siècles. Bien qu'il ne fût pas, à proprement parler, un «euskarisant», il avait relevé

un nombre considérable d'étymologies, dérivées du bas latin, qui attestait l'existence, déjà ancienne, d'une civilisation purement romaine sur les versants occidental et oriental des Pyrénées. Des indices tels que le nom du fameux FANO, —temple romain de VAL. VALERIUS VALERIANUS, qui se dresse encore entre les crêtes des montagnes de Sauguis à Tardets—, le remplissaient d'une sorte d'ivresse. Il avait repéré sur ces mêmes hauteurs, toute une série de Castelu, Castelu (gain); Castelu (mendi), etc..., qui trahissaient nettement la présence d'antiques forteresses, sans parler des nombreux «luki» ou «luku» (bois sacrés) et fontaines de l'ère chrétienne dont il possédait le dénombrement.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu conduire nous-même Camille Jullian à La Madeleine, à Sauguis, où il aurait pu contempler, toujours dressée (probablement sur l'emplacement même du FANO ou temple romain) la stèle de C. Val Valerianus mentionnée dans le *Corpus* des Inscriptions latines de Berlin. J'avais suggéré à l'éminent épigraphe que le mot bizarre et insuffisamment déchiffré jusqu'ici (*Herauskoritse...*) devait cacher le nom antique d'une divinité du lieu. Je lui avais indiqué alors qu'il existait, sur une crête située exactement en face du *fanum* de Sauguis, mais un peu plus à l'Est, au dessus de Licq, les vestiges très nets d'un camp romain, avec sa fontaine et ses vasques de pierre qu'on appelait encore, dans le pays: «*Harreauski*»; parage «des pierres brisées» ou «des éboulis». Jullian avait paru vivement intéressé par cette communication et nous nous étions promis de nous donner rendez-vous, l'été suivant à cet endroit où je passais moi-même, depuis plusieurs années, mes vacances.

Jullian n'est plus. Il est retourné, nous l'espérons là où il n'y a plus de mystère, ni d'énigme, dans cette pleine clarté où habite Dieu lui-même: *ad lucem quam inhabitat*.

A une heure où se joue une partie peut être décisive pour l'avenir du Pays Basque, tant français qu'espagnol, je me sens impérieusement poussée à chercher un refuge secret dans les sphères

sereines de notre vieil idéalisme euskarien; à opposer aux forces mauvaises qui nous menacent dans l'ombre, l'immuable, l'inébranlable résistance de notre optimisme racial.

Permettez-moi un souvenir d'enfance. Je me souviens que ma vieille grand'mère, —une souletine qui ne savait pas un mot de français—quand elle entendait le soir, à une heure insolite, chanter le coq, passait, sans mot dire, le long des fagots de sarments de notre vigne et, gagnant secrètement la boîte à sel (*gatz-untzia*) jetait dans la braise une poignée de sel, en murmurant les mots d'une incantation mystérieuse dont elle connaissait la formule et le secret.

Dans le bref silence que suivait ce rite quasi sacramentel, et sous le grésillement léger des grains de sel qui crépitaient avec un bruit sec, sous l'auvent de la cheminée, nous avions, nous, les petits Basques, l'impression que quelque chose de grave venait de s'accomplir. C'était comme si je ne sais quoi, de plus aérien, de plus éthéré, avait secoué les cendres d'un mauvais passé.

Nous respirions plus librement, plus largement.

L'âme ancestrale planait plus haut, pardessus les fumées lourdes et basses: le foyer rajeuni semblait puiser une vigueur nouvelle dans le sifflet et la chanson des bûches et des sèves.

Tout chantait notre libération!

Je regrette que nos mœurs d'aujourd'hui ayant supprimé, je crois, jusqu'à la boîte de sel de nos grand'mères ne nous permettent plus de faire revivre l'antique cérémonial de nos vieilles aïeules. J'ai idée qu'à l'heure où nous sommes; la vieille et douce Grachi Lhandé, ma grand'mère, si elle revenait en ce monde, ferait oeuvre utile en épurant la flamme de nos demeures de France, en les libérant de nos miasmes et de nos pestilences, dût-elle, une fois de plus, répéter le fatidique et libérateur: «*Pues! Pues! Pues!*» de nos enfances écoulées.

Mais s'il est exact que la mélancolique parole de nos ancêtres est toujours vraie: «*Yoanak, yoan!*» le passé est le passé, il nous

appartient, de perpétuer du moins par notre fidélité à garder les traditions, tout ce qu'il nous est possible de garder des profondes attaches de notre grand passé.

Vous vous souvenez de la parole—un peu empreinte, je crois, par contamination-, d'une certaine emphase méridionale, que l'on prête, dit-on, à un de nos compatriotes. Comme un hobereau gascon vantait devant lui sa double lignée, alléguant que l'origine de sa maison se perdait dans la nuit des temps, l'honnête *etcheko yann* lui répartit avec une sobre simplicité: «Ah! vous datez de plusieurs siècles, Monsieur? Et bien, nous, *nous ne datons plus!*»

Naïveté, dira-t-on? Pas du tout. Profonde et véridique parole. C'est que, contrairement à ce qui a lieu sous tous les hémisphères et chez tous les peuples du monde, notre race, la race euskarienne, seule dans le monde, tient à une souche unique: elle n'est pas un rameau détaché d'un tronc primitif qui se serait ensuite branché en scions succesifs. Elle est de la souche originelle: *Etchondoa*, la maison souche, la maison racine, comme dit, superbement, la langue elle-même.

Sans doute, il est, sur la terre, des humanités dont l'origine est prodigieusement reculée: la race mongole, la race tartare, la touareg, la nippone, l'esquimaude, l'algonquine, que sais-je... Plusieurs de ces castes, merveilleusement préservées de tout mélange comme la caste brahme, par exemple, la plus belle, la plus pure, la plus rigoureusement sélectionnée que je connaisse, sont des spécimens incomparables de mâle splendeur ou de prestigieuse féminité. Mais toutes ces castes, familles, tribus ou races, l'ethnologie et l'histoire en ont établi et défini la filiation, les parentés ou les analogies; une seule demeure encore sans attache avec le reste du monde, comme un monolithe perdu, un bloc erratique dans la poussière des mondes inconsistants.

Certes, nous ne prétendons nullement que le basque, dans la connaissance que nous en avons aujourd'hui, après les recherches linguistiques et historiques des dernières années, soit pur de tout

alliage et qu'il se conserve dans toute son intégrité première, comme l'imaginent les grands fantaisistes du XVIIe siècle, sortant des mains du Créateur. Nous savons notamment que notre basque usuel contient, au bas mot, plus de 75 % d'un vocabulaire emprunté à des langues avoisinantes: français, espagnol ou roman. Trop d'échanges ont été accomplis au cours des millénaires entre les divers peuples du monde pour qu'un homme quelconque puisse se vanter d'être l'unique de son espèce; —fut—il Basque comme un Pottolomendi, ou auvergnat comme un Fouchtri-Fouchtra.

Mais le fait incontestable et incontesté est en ceci que: dans la poussière infinie des races et des sous-races qui peuplent le monde, il en est une—et une seule—qui n'est pas indo-européenne, qui vient d'ailleurs. D'où? De la lune, si l'on veut, mais en tout cas, *d'ailleurs*,—qui est sans parenté réelle avec les autres groupes, sans analogie même avec les autres systèmes linguistiques, tenue tantôt pour être agglutinante, tantôt pour flexionnelle ou tenant de l'une et de l'autre, en tout cas, hors cadre courant.

Cette race est en elle-même le grand mystère. Le fait seul qu'elle soit une énigme: elle, sa langue révélant par sa structure, surtout sa prodigieuse conjugaison, ses enchevêtrements de forme, un système depuis longtemps aboli parmi les idiomes parlés sur la machine ronde. Elle est une anomalie, une absurdité, peut-on dire, si bien qu'on a pu la comparer à l'iceberg et au mamouth des temps préhistoriques.

Cela seul mériterait-il de lui donner un rang à part, unique dans tout le fatras des langues qui sont venues plus tard, des myriades de siècles plus tard, depuis la langue parlée par Cicéron et Homère jusqu'au volapük et l'espéranto.

Nous comprenons l'émotion quasi religieuse qui s'emparait du fameux et original Dr. Marr, des Universités de Berlin et de Pétrograd, quand, à l'idée, à la seule idée, que la langue euskarienne pourrait finir par se perdre dans le monde à la suite de quelques bouleversements catastrophiques, il s'écriait d'une voix tremblante d'émotion: «Cette langue, la plus précieuse, la seule nécessaire, l'unique nécessaire pour la science... mais il faudrait que tous les savants, tous les économistes, tous les arbitres des destinées des

nations, s'entendent pour la conserver, avec ses derniers descendants dans une *tour d'or!*...» A quoi, nous répondrons: «Oui... à condition qu'il y ait, dans cette *tour d'or*, assez de frontons de pelote pour nous permettre d'y détendre nos nerfs pendant l'éternité!». Mais le Dr. Marr ne plaisantait pas quand on touchait à ce sujet.
